

XYZ. La revue de la nouvelle

Une soirée merveilleuse

Dany Bergeron



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4000ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, D. (2001). Une soirée merveilleuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 55–63.

Une soirée merveilleuse

Dany Bergeron

J'ignore ce qui m'est arrivé en cette journée fatidique ; une chose est sûre, j'en suis ressorti complètement transformé. Et le mot est faible... très faible. Ça s'est passé lors d'une fin de semaine ordinaire ; je me fous carrément de la date. Fait pas longtemps en tout cas, une ou deux heures peut-être. Mon groupe et moi donnions un spectacle dans une petite ville complètement perdue. Le genre de ville dont on oublie le nom et dont les cartes ne mentionnent pas l'existence. La population y est primaire, pour ne pas dire grotesque et absurde. Elle est généralement occupée à survivre. Travaillant dans une ferme minable ou dans une usine constamment menacée de faillite, les parents font vivre leurs quatre ou leurs huit enfants du mieux qu'ils peuvent. C'est-à-dire qu'ils crèvent de faim.

C'est souvent dans ces petites villes qu'on trouve le plus grand nombre de parents incestueux. C'est compréhensible, car c'est la distraction la plus intéressante et la moins chère. Il y pousse, parmi la chaux, les engrais, le fumier et le vice, le meilleur blé d'Inde et les plus belles filles du monde. Elles sont merveilleuses. Formées par la main de leur père, elles présentent des courbes indécentes, capables de faire bander un curé. Et c'est très rare, si vous voulez mon avis, qu'une fille excite un homme d'Église. Dans les villages, c'est plutôt les rebelles de mon style qui attirent les curés. À première vue, on dirait qu'ils veulent vous remettre sur le droit chemin. Ils vous parlent, ils font semblant de vouloir devenir vos amis, mais ils le font pour assouvir leurs besoins maléfiques. Puisque vous êtes des rebuts de la société, ces petites incartades ne devraient pas déranger leur Maître.

Pour vous redresser, par contre, ils vous redressent. À grands coups de matraque. Une matraque normale, en bois, aurait déjà été assez pénible, mais la leur, c'est encore pire. Elle est petite, molle, croche et odorante, sans hygiène aucune. Et elle vous fait plus mal moralement que physiquement. Ils terminent la séance

en vous avertissant, le regard fou et la bave au coin de la bouche, que chaque péché vous donnera droit au même traitement. Mais il est rare qu'on y retourne, car le prochain péché, c'est souvent plusieurs années plus tard qu'on le fait, lorsqu'on est en mesure de comprendre ce qu'est la religion. Et il consiste à tuer le curé. C'est pourquoi les jolies filles sont loin dans l'estime sexuelle des curés. Elles passent après les jeunes garçons, les gouvernantes et les animaux.

Dans le fond, je n'ai rien contre les curés et les homosexuels, ça nous fait plus de filles. Ces belles filles de campagne modelées par leur père, comme nous l'avons été par le curé. Si, par chance, elles ont plusieurs pères, alors là elles deviennent franchement dangereuses. Une fois qu'ils ont abusé d'elles à leur goût, elles quittent leur jolie petite ville natale afin d'embellir les grandes cités en allant s'y prostituer.

Les garçons, quant à eux, s'adonnent au couteau et à la bouteille dès l'âge de douze ans. Leur distraction préférée consiste à s'attaquer en bande à un gamin plus jeune et plus chétif, sous prétexte de lui taxer ses Doc's ou de le remettre à sa place. Il leur faut bien une excuse valable devant les tribunaux au cas où, par une grande malchance, une très grande malchance, ou alors victimes d'une erreur policière (ça arrive quelquefois), leurs actes leur seraient reprochés.

Cependant, il est rare qu'on entende parler d'inceste mère-fils. Bien que l'inceste père-fille et père-fils soit plus fréquent, les mères abusent aussi de leurs fils, mais ceux-ci aiment ça, alors on n'en parle pas. Ce sont bientôt les fils qui vont voir leur mère, ou leurs mères, pour consommer leurs devoirs infantiles. Si ces dernières sont réticentes, ils les menacent de le faire avec une fille de leur âge, alors, avec un frisson d'horreur, les mamans acceptent.

Les garçons sont moins imbéciles que leur père, ou que le mari de leur mère, ils ne se laissent pas avoir par les éternelles excuses : « J'ai mal à la tête », « Je suis dans ma semaine », « Je vais accoucher dans trois jours » ou « J'ai le sida ». D'ailleurs, les condoms dans ces petites villes sont faits à la main à partir d'intestins grêles de porc et on doit absolument prouver au médecin

qu'on a le sida en phase terminale pour en obtenir. C'est une bonne chose, on tue moins de porcs.

Je connais bien ces petites villes, car je suis né dans l'une d'elles, mais j'ai mal tourné. En effet, jusqu'à tout récemment, j'étais à l'université dans une de ces belles grandes villes remplies de pollution, de bruit, de meurtres et de viols. La seule chose triste à propos des grandes villes, c'est qu'il y a des mendiants dans les rues qui font honte aux requins de la finance et autres rapaces en demandant un peu d'argent pour manger. Ces loques humaines tentent de faire ressortir l'émotion et la générosité qui sommeillent en nous. Toutes ces mauvaises choses qu'on a mis des années à oublier. Ça devrait être illégal, on devrait les enfermer... ou, mieux encore, les tuer. Mais je m'écarte. Revenons à ma soirée.

J'étais sur scène, dans une forme magistrale, et chaque accord de mi que je frappais me contractait les muscles du bras. Ma nervosité s'était évaporée au fur et à mesure que la fumée de cigarette et de joint avait rempli la salle. Tout allait bien. La foule se frappait bien, elle vomissait et saignait beaucoup. Il n'y a cependant eu qu'un mort et vingt blessés, mais je dois avouer, pour me consoler, que le public n'était composé que de trente-cinq personnes. Contrairement à d'autres groupes, nous avons à cœur le confort de nos fans. C'est pourquoi, lorsqu'ils avaient trop chaud et qu'ils étaient au bord de l'inconscience, nous les arrosions de bière et nous leur faisions du vent avec nos cheveux. À la fin d'une chanson, dont j'avais copié le riff principal d'un groupe qui était extraordinaire avant d'être connu, c'est parti dans mon short. Ça c'est le signe d'un bon show. Bref, après les douze rappels, je me sentais vidé. On a remercié les spectateurs du mieux qu'on a pu ; le bassiste et le chanteur leur criaient des bêtises, alors que je me vidais les glandes salivaires en crachant sur eux. Le drummer, quant à lui, a lancé une dizaine de baguettes au visage de nos fans qui en redemandaient la bouche pleine de sang et la langue pleine d'échardes.

Je me suis dirigé vers l'arrière-scène, si on peut l'appeler ainsi, dans un nuage de brume nourri par la sueur qui m'avait

brouillé la vision, par l'alcool et par la drogue que j'avais fumée, avalée, sniffée, et m'étais injectée. C'est en partie pour cela que j'ai trébuché sur mon drummer qui se masturbait. Pauvre gars, je le comprends ; derrière son drum, il ne voit pas toute cette beauté sauvage. Il est donc obligé de se masturber après le show pour avoir le même trip que nous autres. De plus, parce qu'il est caché par ses cymbales et ses baguettes, aucune fille de l'assistance ne le voit. Moi, je n'avais pas à m'en faire. Après la performance de ce soir, j'étais assuré d'avoir le choix.

En effet, lorsque, après avoir fumé une cigarette, ma vision s'est éclaircie, une file de dix, douze pétasses se formait devant moi. J'avais le goût d'un bon trip de cul ce soir-là, alors j'ai entrepris de choisir la plus laide d'entre elles. En plus d'être plus cochonnes et moins exigeantes, elles sont plus faciles à chrisser là. J'ai baissé mon pantalon et je les ai laissées me faire la cour l'une après l'autre. Mes projets ont bientôt, après la huitième ou la neuvième postulante, été anéantis par une beauté inhumaine qui, lorsqu'elle s'est agenouillée devant moi, m'a fait venir sur son visage avant même d'avoir touché mon appendice. J'ai gentiment congédié les autres, mais j'ai gardé mes forces pour la belle inconnue. Je l'ai entraînée rapidement dans ma voiture. C'est quand même confortable une Pony.

Elle a aussitôt justifié mon choix en s'empalant sur le bras de transmission pendant qu'elle me suçait, m'évitant ainsi de me salir le visage en faisant un soixante-neuf. Elle portait encore son chandail noir qui était orné du numéro onze, mais de côté, et courbée comme elle était, on aurait dit un vingt-deux à l'envers. Ses lèvres étaient douces et sa langue magique, elle la maniait comme une petite fille qui s'acharne sur un cornet de crème glacée. Elle avait le même regard, en plus. Un regard possessif. Elle avait ce qu'elle voulait et le garderait jusqu'à ce qu'il soit terminé. Sa langue était plus longue que mon pénis, ce qui n'est pas peu dire, et ses papilles, grosses comme des clous de girofle. Quels pères chanceux ! Car elle en possédait assurément une vingtaine.

Sûrement excitée par mon odeur de fauve, par l'odeur de mon sperme qui séchait dans mon sous-vêtement, souvenir du

spectacle qui avait l'odeur du hareng qui dégèle sur le comptoir, et par le bras de transmission, elle a enlevé son chandail, appuyé sa magnifique poitrine sur le volant et m'a présenté son derrière. Je n'ai qu'un mot pour décrire ce qui se présentait à moi : tabarnak ! Je l'ai entrepris avec l'ardeur qui m'est connue et sans me soucier de lui endommager le diaphragme, le naturel bien sûr, car le synthétique est interdit dans les petites villes si on n'a pas déjà quatorze enfants. À regarder et à tâter ses hanches, j'étais certain qu'elle n'était pas encore mère.

Épuisé après une demi-heure, je l'ai invitée à sauter sur mes genoux, comme sur ceux d'un grand-père. Ça l'enchantait tellement que, chaque fois qu'elle se frappait la tête au plafond, la voiture se déplaçait de quelques centimètres. En me penchant de côté, j'apercevais ses seins majestueux qui lui frappaient tour à tour le nez et le ventre. Un peu comme ces jeux qu'on trouve dans les boîtes de céréales et dont le but consiste à être assez agile pour faire cogner ensemble deux boules de plastique situées sur deux tiges, le plus rapidement possible. Elle était très agile. Et ce n'est pas parce que ses seins étaient flasques, car elle saignait du nez, tellement ils étaient fermes. Lorsque j'en ai eu fini avec elle, quelques kilomètres plus loin, elle était morte de fatigue. Jamais je n'avais eu autant de plaisir, mes pieds baignaient dans le sperme et la cyprine.

Étendu sur mon siège, je l'ai regardée. Mis à part son corps absolument parfait, c'est son visage qui était le plus beau. Elle avait des cheveux noirs, quasiment bleus, qui faisaient ressortir sa peau d'une blancheur éclatante. Ses yeux étaient verts et son regard, d'une suggestivité inconcevable. Je lui ai demandé son nom. « Morphée. » Oh ! sa voix, si douce ! Jamais une fille ne m'avait attiré aussi longtemps. Ça s'annonçait mal. Si belle, enveloppée de sa nudité ! Elle me faisait grand effet. J'ai contemplé longuement son corps et son visage, sans même m'ennuyer. Ses lèvres attiraient maintenant mon attention. J'avais une forte envie de les embrasser, mais je me suis retenu. Pour les observer. Elles remuaient doucement et quelquefois (Oh ! excitation suprême !) faisaient la moue. Elles aspiraient à m'aspirer. D'un

rouge vif, elles étaient épaisses et lisses. Un peu comme celles qu'elle avait dans le visage et qui abritaient momentanément sa langue.

Je promenais doucement mes doigts sur ses seins et ses cuisses afin de lui procurer un de ces frissons qui vous redonnent de l'énergie lorsque vous en avez besoin. J'étais déjà prêt à relancer les ébats. Dans ce but, j'ai approché ma langue de... Morphée ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ? Sûrement pas son vrai nom. Un petit malaise s'est emparé de moi. Elle l'a certainement vu, car elle a souri. Un magnifique sourire tout à fait sincère qui m'a redonné du courage et m'a rappelé l'envie sexuelle que j'éprouvais pour elle. J'ai également souri devant l'idiotie de ma peur. Qu'allait-elle me faire ? M'endormir ? Impossible avec un corps pareil. Me tuer ? À cette question, toutefois, je n'ai pas pu répondre et un nouveau frisson m'a envahi, encore plus fort. Elle a probablement trouvé l'idée intéressante, car elle a sorti un couteau de nulle part et m'a ouvert la gorge sans m'avertir. La sensation froide du couteau qui pénètre la chair, suivie de celle beaucoup plus chaude du sang qui se répand est une merveilleuse expérience. Ça fait tout drôle de se faire ouvrir la gorge ; on a de la difficulté à respirer, mais, en même temps, on a trop d'air. L'air que je respirais directement par le larynx... ou le pharynx, je ne me souviens jamais lequel est lequel, était très froid, il me faisait mal aux poumons.

Comme je me redressais sur mon siège pour partir (il ne faut jamais tenir tête à une femme lorsqu'elle est en colère, ça peut être dangereux), ma tête est tombée sur mon deltoïde, retenue seulement par un peu de peau et par mes vertèbres cervicales. La coupure était plus profonde que je ne le pensais. Le splendide spectacle qui lui était offert ne lui a pas suffi, car elle m'a planté le couteau dans la moelle épinière. J'ai immédiatement perdu toute sensation dans mes jambes, mais, pire encore, j'ai perdu mon érection. Un étrange sentiment de fureur s'est alors emparé de moi ; la tête, on peut me la couper, mais la queue, j'en ai besoin. « Pourquoi t'as fait ça ? Je pourrai plus bander. » Ce n'est pas du tout sorti comme ça, mais c'est ça que je voulais dire. Ça

faisait des ballounes de sang dans ma gorge quand je parlais. J'en ai fait une de la grosseur d'une tête, un peu comme un lézard se trouve une nouvelle queue lorsqu'on la lui coupe. Oh ! ma queue ! comme j'aimerais la retrouver ! Ce baromètre masculin du plaisir est essentiel pour tout mâle qui se respecte. Et on me l'avait neutralisée. Qu'allais-je devenir ?

En attendant, au moins, j'avais une tête chauve et vide, d'un rouge transparent. Morphée a eu l'air d'avoir compris ma question gargouillement. « Désolée, mais je dois tuer tous les méchants garçons. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour que les filles puissent vivre librement et sans souci. T'aurais dû être drummer. » Après cette dernière phrase dont la vérité me troublait, elle a crevé ma nouvelle tête et m'a ouvert les entrailles. Je n'ai rien senti car j'étais trop occupé à observer le merveilleux tableau qui se dessinait devant moi ; il me fascinait. Je dois ajouter, pour les besoins du réalisme, que j'avais remis ma tête sur mes épaules pour ne rien manquer. Mes intestins se déroulaient sur mes genoux et allaient se baigner dans le flot de liquide séminal que contenait le fond de ma voiture. Les chanceux ! J'aurais dû signer ma carte de don d'organes ; on aurait pu faire une centaine de condoms avec mes intestins. Ma mort aurait au moins servi à quelque chose. Tuer tous les méchants garçons, en voilà une idée ! Elle n'a pas fini de se faire du fun. Je devais être un des premiers, car son vagin était encore très étroit.

Je n'ai pas pu achever mes pensées philosophiques, parce que j'ai bientôt été occupé à me remémorer tous les événements importants de ma vie à rebours : ma dernière relation sexuelle, mon premier meurtre, mon premier viol, ma première auto, ma première guitare, ma première communion, ma première relation sexuelle, ma première mère. Puis j'ai vu le tunnel avec la lumière au bout dont tout le monde parle. Bande d'innocents ! Ils croient qu'ils s'en vont vers Dieu. Le tunnel, c'est le vagin de ma mère, et la lumière, c'est celle de la salle d'accouchement. Dieu n'existe pas. Ou s'il existe, c'est moi. Vous ne me croyez pas ? Alors comment je ferais pour vous parler, maintenant que je suis mort ?

C'est ça, je suis Dieu. Ah ! Merci, Morphée, ou quel que soit ton véritable nom ! Je vais pouvoir me créer un harem d'anges. Les anges, c'est vierge. Je n'ai jamais baisé d'ange, ni de vierge d'ailleurs, c'est encore plus rare. Je vais pouvoir tuer ou faire souffrir tous ceux que je veux. C'est merveilleux d'être mort. Je suis le nouveau Dieu. Je vais enfin pouvoir faire tout le mal que je veux et on me remerciera à genoux. On acceptera mes supplices en croyant qu'on les mérite. J'aime qu'on me supplie, surtout qu'on soit à genoux devant moi. Ça va être dur de battre l'Autre, mais j'y arriverai. Qui sera ma première victime ? Morphée ?



Mais que se passe-t-il ? Je me sens tout bizarre. Mes facultés intellectuelles semblent diminuer. Un peu comme si j'avais pris trois caps de mescaline, ou comme si j'avais écouté Claire Larmarche tout un après-midi. Il fait horriblement noir. Où suis-je ? Il fait chaud, en tout cas. Je me sens bien. Comment se fait-il que mon cœur continue à battre, alors que je suis incapable de respirer ? Lorsque j'essaie de remuer, mes mouvements se font très lentement. Tout ici semble fonctionner au ralenti, y compris ma pauvre petite cervelle. Je touche finalement une paroi gélatineuse et flexible. Où cé que ch'us, tabarnak ? J'ai l'impression d'être dans un sac à cadavre rempli de formol. Bien que je tente de crier, aucun son ne sort de ma bouche. Je tente de percer le sac en le lacérant, mais tout ce que je récolte, c'est une drôle de substance sous mes ongles mous. Si mes ongles sont mous, ça doit faire longtemps que je suis dans ce milieu aquatique. Je suis certainement ratatiné. Pis pas à peu près.

J'entends parler, j'entends des murmures. Des cris, des gémissements. Peut-être suis-je dans une salle d'attente au purgatoire. Les murmures et les paroles proviennent sûrement de ceux qui sont acceptés au paradis. Alors que les cris et les gémissements sortent de la bouche des damnés. Celui qui parle plus fort que les autres doit être Dieu... ou saint Pierre. Soudain, je réalise que si je comparais devant eux, il est certain que je me retrouve-

rai en enfer, car je me rappelle avoir volé des bonbons, un jour, à l'épicerie du coin. Il n'en est pas question. Je dois me trouver une cachette. Mais, avant même d'avoir commencé à chercher, les horribles parois se referment sur moi et me poussent vers le bas. Vers le bas. Ça y est, je m'en vais en enfer. Je porterai ma cause en appel! Je me débats et essaie de remonter. Quelque chose m'en empêche. Mais qu'est-ce que c'est que ça? Je suis attaché. On dirait une branche molle. Je tire dessus, mais ça me fait mal. Je me débats encore. Je pleure. Je ne veux pas aller en enfer. J'aime encore mieux rester ici. Comment ça, je pleure? Je me sens de plus en plus abruti, j'ai de la difficulté à penser de façon cohérente. Plus que d'habitude.

Deux grosses mains caoutchouteuses viennent me chercher. Ce sont des mains de géant. Mes yeux sont collés, comme si j'avais dormi deux semaines complètes avec mes verres de contact, mais je sens tout de même qu'il y a beaucoup de lumière. Il fait très froid et tout bouge très rapidement. On me détache. Je concentre tous mes efforts pour ouvrir les yeux. Il y a une grosse femme laide vêtue de bleu qui est étendue sur un lit. Je m'aperçois qu'elle ne porte ni pantalon ni sous-vêtements. Mais je n'aurais pas dû jouer les voyeurs, car je reçois une grande claque dans le dos. Je pleure encore, mais cette fois-ci, j'ai de la difficulté. Ça me fait mal à l'intérieur. Les grosses mains me donnent à la femme en bleu. Un monsieur s'approche de nous. Quelque chose me dit que je le connais.

Papa! Il a l'air content de me voir. Il me regarde avec de grands yeux. Lorsque ceux-ci arrivent au niveau de mon entre-jambe, ils s'agrandissent encore, puis un sourire majestueux apparaît sur ses lèvres. Papa humidifie ses lèvres avec sa langue pour qu'elles ne craquent pas. Il doit avoir faim, car il y a de la bave qui coule sur son menton, absorbée un peu plus bas par la chemise de flanelle carreautee qu'il porte. Il pue la charogne, mais il a l'air de m'aimer follement. Mes yeux se recollent tout seuls et je suis incapable de les rouvrir. Quelqu'un dit quelque chose que je ne comprends pas.

« Félicitations! C'est une fille! »